

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 35 (1897)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Un original  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-196088>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

— Eh bin totsi la man, la patse est fête.  
Lo comi-voyageu lài totsè la man et lài dit :  
« Eh bin, après midzo vo baillèri lè dou ceints francs. »

Adon ye criè la serveinta, lài dit cauquiès mots à l'orolhie ein la tegneint pè la taille et on moment après, la serveinta revint ein apportéint dâi grossès pincettes que l'avâi ètsàodâ ào fît et qu'ètion totès rodzès.

— Bailli vito, Fanchette, se fâ à la serveinta que lài remet lè pincettes et s'approutsé dè l'hommo ào naz.

— Que volliâi-vo fèrè ? lài fâ cé l'hommo.

— Lo vu marquâ ! Ti lè iadzo qu'atsito, marquo ma marchandi po qu'on ne pouèssè pas la mè tsandzi, kâ ne su pas soveint quie quand lè dzeins passont l'arma à gautse.

— Mâ dâo diablo se vu mè fèrè bourlà.

— Vo ne volliâi pas mè lo laissi marquâ ?

— Ma fâi na ! et voudrè bin vo vairè à ma pliace.

— Ah ma fâi, y'è atsètâ ; n'è pas veindu, et du que vo refusâ et que vo ne volliâi pas teni lo martsî, pâyi la dèdète !

Ma fâi, lo gaillâ fut condamnâ pè tota la sociètâ, que lài baillâ lè too, et dut bon grâ, mau grâ, pâyi lè dix botolliès que furont bussès per ti cliâo qu'ètion quie, que recaffâvont à sè teni lo veintro tandi que lo pourro diablo que fasâi bouna mena à crouû dju, rizâi tot dzauno.  
C.-C. DENÈRÉAZ.

### Simplette.

Simplette était une petite mendiante, sans famille, sans asile, sans pain, sans beauté, sans esprit, ce pourquoi on l'appelait Simplette.

A défaut d'autre état civil, ce nom lui était resté et elle y répondait de bonne grâce.

Aussi favorisée de la nature, de la naissance, de la fortune, Simplette eût dû s'estimer fort malheureuse.

Mais le Seigneur n'a-t-il pas dit :

— Heureux les simples d'esprit !

A l'encontre de tant d'enfants riches, gâtés, aimés, choyés, comblés de tous les dons, enveloppés de toutes les tendresses, qui sont constamment maussades, boudeurs, mécontents de tout et de tous, Simplette était toujours contente, supportant gaiement le chaud, le froid, le soleil, la pluie, la faim, la soif, une chanson aux lèvres, le ciel dans les yeux, des fleurs à la main.

Simplette adorait les fleurs dont elle faisait de gros bouquets pour vendre à la porte des églises et sur le passage des processions, mais, timide et point hardie, elle se tenait à l'écart, n'osant harceler les nobles seigneurs et les belles dames, comme ses petits compagnons, et souvent elle ne récoltait pas une obole.

Mais elle s'en consolait facilement en invoquant dévotement la madone et en déposant à ses pieds le trop-plein de son panier et de son cœur.

Et ni fleurs ni prières n'étaient perdues.

Un jour, une vieille femme au chef branlant, au visage ridé et parcheminé, aux petits yeux brillants sous son capuce, s'arrêta sous le porche au moment où l'enfant arrangeait ses bouquets dans sa corbeille.

— Oh ! les belles fleurs ! comme elles sentent bon !

— En désirez-vous, madame ?

— C'est que je n'ai pas d'argent, ma petite.

— Ça ne fait rien, madame, et si cela vous fait plaisir...

— Alors, tu m'en fais cadeau ?...

— Bien volontiers.

— Ouais ! tu es généreuse, ma fille, car tu pourrais les vendre...

— Ce n'est guère probable ! En tout cas, une de plus ou une de moins !... Je n'en serai pas moins riche et vous en serez plus contente.

— Comment te nommes-tu, petite ?

— On m'appelle Simplette.

— Tu as des parents ?

— Notre Père qui est au ciel.

— Eh bien ! Simplette, ma mie, j'accepte ton bouquet et je t'en remercie.

Et elle s'éloigna.

Derrière elle, les gamins se moquèrent de la fillette :

— Tu fais des cadeaux à la vieille Léonarde qui est méchante, quineuse et si riche qu'elle pourrait payer ton éventaire au centuple, si elle n'était aussi avare. Elle cache un trésor et elle se prive de tout ; elle pourrait habiter un palais, elle loge dans une masure ; elle pourrait avoir de beaux habits et elle est vêtue comme une pauvre ; elle pourrait faire bonne chère et mange des rogatons ; enfin, elle vit plus chichement que le plus pauvre d'entre nous.

— Alors j'ai raison de lui faire l'aumône d'un bouquet ! répondit tranquillement Simplette.

Dame Léonarde avait, en effet, une fort vilaine réputation, sur laquelle chacun renchérisait à l'envi, à commencer par ses neveux, cousins et cousines, aux yeux desquels son principal défaut était assurément son obstination à vieillir.

Néanmoins, ils la comblaient de soins, de prévenances, de cadeaux, dans l'espoir de l'emporter dans son esprit... et dans son testament.

Elle, fort habilement, entretenait cette émulation qui lui rapportait tant de petits profits, vantant à l'un l'empressement de l'autre, et vice versa.

Aussi chacun, craignant de se laisser dépasser dans ce steeple-chase, multipliait visites et présents.

Dame Aloyse, la pâtissière, lui envoyait ses plus succulentes tartelettes ; maître Rigobert, le boucher, ses plus fins morceaux ; dame Hubertine, la tailleur, lui confectionnait de molleuses douillettes ; maître Ambroise, l'apothicaire, la bourrait de pâtes et de sirops, peut-être avec l'espoir inavoué d'une indigestion mortelle.

Mais la vieille n'y entendait pas malice et acceptait tout « d'aussi bon cœur que cela lui était offert ».

— Comme vous me gâtez tous, mes chers enfants ! répétait-elle souvent. Et moi, au moins, je sais que ce n'est pas pour ma fortune ; je suis si pauvre !

— Oh ! certes, ma tante, c'est bien désintéressé !

— C'est ce qui en fait le mérite, beau neveu. C'est égal, ça me chagrîne de n'avoir pas un petit souvenir à vous laisser... oh ! un rien, mais auquel votre affection donnerait du prix en mémoire de moi.

— Assurément, ma tante !

Et chacun se flattait *in petto* d'être l'heureux élu.

Dame Léonarde trépassa enfin !

Le jour des obsèques, très simples, puisqu'elle n'était plus là pour les voir, comme le cercueil passait sous le porche de l'église, Simplette, à sa place habituelle, songea qu'il était bien triste de s'en aller ainsi sans une couronne, sans une fleur et, même qu'elle avait fait l'aumône à la vivante, elle la fit à la morte et déposa son plus beau bouquet sur la bière.

À l'issue de la cérémonie, les héritiers se réunirent autour du notaire, dépositaire du testament de la défunte.

Dame Léonarde commençait par remercier ses bons parents de toutes les marques de tendresse désintéressée qu'ils lui avaient données pendant sa vie et qu'elle aurait vivement désiré reconnaître après sa mort. Mais, hélas ! elle ne laissait rien, absolument rien qu'elle ne dût à leur générosité, sauf, le vieux missel dont elle se servait depuis cinquante ans et qui était fort usé.

Si cependant ce souvenir de leur vieille parente avait quelque valeur à leurs yeux, elle le laissait à celui d'entre eux qui le réclamerait, ou, à leur défaut, à la petite Simplette qui lui avait fait don d'un bouquet.

— Grand bien lui fasse ! gronda maître Rigobert en colère ; un vieux bouquin pour tous mes bons gigots !

— Et moi pour tant de fines pâtisseries !

— Dire que j'usais mes doigts à lui coudre de chaudes pelisses !

— Et moi qui la gorgeais de réglisse et de juleps !

— Alors nul de vous ne réclame son legs ?...

— Certes, monsieur le tabellion, on se moque pas du monde à ce point !

— Et toi, petite ? demanda le notaire à Simplette, qu'il avait mandée.

— Moi, je veux bien, monsieur. Je suis bien reconnaissante à dame Léonarde d'avoir pensé à moi, et je garderai son missel en mémoire d'elle.

Tous les autres se gaussaient de sa simplicité.

Mais le notaire, lui remettant le vieux livre avec un grand salut :

— Or donc, Simplette, ma mie, vous êtes héritière de ce missel et de tous les biens de dame Léonarde, montant à plus de dix mille écus, car il est écrit de sa main à la première page :

« A celui-là seul qui réclamera mon vieux missel appartiendra mon héritage. »

Et voilà comment furent déconfits les avides héritiers, et récompensé le désintéressement de Simplette.

Arthur DOUBLIAC.

### Laine et gigot.

On nous raconte, comme parfaitement authentique, la petite histoire qui va suivre :

Une femme assez bien mise se présente un jour chez M..., marchand d'articles de literie, et se fait peser 3 kilos de laine, à 6 francs le kilo.

Sur une feuille de fort papier d'emballage qui se trouvait près de la balance, la cuisinière de la maison avait momentanément placé un magnifique gigot de mouton qu'elle venait de rapporter de la boucherie. Ce morceau parut sans doute appétissant à l'acheteuse, qui, tandis que les commis étaient occupés à servir d'autres personnes, faisait entrer sa laine dans un sac dont elle était munie et dans lequel elle fit disparaître le gigot.

Mais une glace placée dans l'arrière-magasin avait révélé cet acte déloyal aux yeux du patron.

Au moment où la dame s'approchait du comptoir pour solder sa facture, il s'avança et dit au commis :

— Etes-vous certain de ne pas vous être trompé ? Il me semble que madame a dans son sac plus de trois kilos de laine.

— Jene crois pas, répliqua le commis ; mais il est facile de s'en assurer en le remettant dans la balance.

La chose fut exécutée et l'on trouva un poids de 7 1/2 kilos.

— Vous voyez, madame, qu'il y avait erreur, fit le marchand d'un ton calme. Consentez-vous à garder le surplus ?

— Sans doute ! se hâta de répondre la dame en rougissant jusqu'aux oreilles.

Et elle paya la viande au prix de la laine, c'est-à-dire à raison de 6 fr. le kilo.

### Un original.

Les journaux anglais nous apprennent la mort de James Robertson, un des plus riches négociants de Manchester. Cet homme jouissait d'une réputation de probité, mais c'était le caractère le plus original qu'on pût rencontrer dans les trois royaumes unis d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande.

Ce Robertson était un singulier homme : bon, juste, loyal et même généreux, mais sévère en diable. Quand il disait : « Je veux que cela soit », il fallait que cela fût. Il avait six domestiques, sans compter les cochers, grooms, chefs d'office et autres. Chacun de ces serviteurs avait des attributions spéciales, et l'un ne pouvait empiéter sur les attributions de l'autre sans attirer un orage sur sa tête. A la seconde infraction, il était impitoyablement congédié.

Il possédait un domestique dont l'unique charge consistait à lui broser son chapeau ; un autre avait soin de ses rasoirs et ainsi de suite. Robertson était adoré de ses gens, car il en prenait soin comme de ses enfants ; mais il fallait que ses ordres fussent ponctuellement exécutés : une carafe déplacée, une commission oubliée, une minute de retard dans l'accomplissement de ses volontés, provoquaient une tempête dont les suites étaient terribles.

Betsy, chargée du soin particulier de son cabinet de travail, pouvait y pénétrer à chaque heure du jour ; mais en entrant ou en sortant il ne lui était jamais permis de laisser la porte ouverte.

Un jour, Betsy demanda la permission d'assister à la noce d'une sœur, à quelques milles de Manchester. Robertson lui accorda un congé

de trois jours, lui prêta une petite voiture de voyage avec un de ses meilleurs chevaux, et permit à un groom de l'accompagner.

Betsy, transportée de joie et de reconnaissance, redoubla d'empressement pour finir son travail, mit tout en ordre dans le cabinet de son maître ; mais, dans sa joie, elle oublia de fermer la porte en sortant. M. Robertson s'en aperçut quand Betsy se trouvait déjà à un mille de Manchester, sur la route de Breston. « Faites atteler ! cria-t-il à ses gens ; que l'on coure après Betsy et qu'on l'a ramène immédiatement ! » Une heure après, la pauvre Betsy arrivait toute tremblante, car elle ne pouvait s'expliquer cet ordre subit du maître. M. Robertson lui dit avec calme et sang-froid : « Aôh ! fermez la porte du cabinet ! »

#### Pour ne point rester vieille fille.

Voici un curieux moyen employé dans certaines localités, par les jeunes filles, pour ne point coiffer Ste-Catherine.

Dernièrement, une jeune femme, en découvrant sa robe de mariée, fut fort surprise de trouver dans l'ourlet une véritable collection de cheveux.

Toutes les nuances s'y trouvaient réunies : blonds, bruns, noirs, châtains et même rouges.

La mariée chercha la clef de ce mystère et la trouva chez sa couturière. La voici :

Quand, dans un atelier, on confectionne une robe de mariée, on voit, paraît-il, arriver à la queue leu-leu toutes les jeunes filles qui connaissent la couturière, et qui viennent la supplier de mettre quelques-uns de leurs cheveux dans l'ourlet de la robe de la mariée, ce dépôt ayant la propriété infaillible de faire trouver un mari dans l'année.

Maintenant, mesdemoiselles, quand l'occasion s'en présentera, saisissez-la par... les cheveux !

**Double déception.** — M. D... a cinq filles ; il en est enchanté. Le fait est qu'elles sont charmantes. Mais on n'est jamais satisfait, et M. D. aspirait au bonheur d'avoir un garçon. Enfin, pour la sixième fois, son épouse allait le rendre père. Le moment suprême arrivé, M. D., qui est très sensible, et qui redoutait encore une déception, était allé se promener.

Cette promenade ne pouvait pas durer toujours. M. D., tout préoccupé, retournait donc vers son domicile, lorsqu'il rencontra le docteur qui en sortait.

— C'est une fille ?... fit M. D., le cœur dans un étai.

— Non, répondit le médecin en souriant.

— Ah ! c'est donc un garçon ? reprit M. D., ivre de joie.

— Non, répondit le médecin toujours en souriant.

— Comment ! reprit M. D. ahuri, si ce n'est pas une fille, ce doit être un...

— Non, cher monsieur, interrompit le docteur, ce sont deux filles.

**Le temps qu'il fait.** — L'almanach Hachette nous indique comme suit la température de février : « Beau et froid dans la première dizaine. Variable du 10 au 20. Vent vers le 17. Pluvieux à la fin du mois. »

Quant à la première dizaine, ce n'est pas très réussi, nous semble-t-il. Nous verrons le reste.

Voici pour mars : « Agité vers le 2. Beau jusqu'au 15. Giboulées du 15 au 20. Pluies probables du 21 au 31. »

Ce qui précède nous donne l'occasion de mettre sous les yeux de nos lecteurs, à titre d'amusement curieux, les pronostics suivants,

sur les bons et les mauvais jours de l'année, que nous trouvons dans un almanach publié à Troyes, en 1645. Nous les reproduisons textuellement :

*Les jours les plus heureux de toute l'année, révélez par l'Ange au bon Joseph le Juste.*

Janvier a le deux, le trois, le treize.  
Février a le vingt-cinq.  
Mars a le un, le huit et le vingt-cinq.  
Avril le cinq, le vingt-sept, le vingt-neuf.  
Mai le quatre et le vingt-huit.  
Juin a le trois et le huit.  
Juillet a le trois et le sept.  
Août a le sept.  
Septembre a le un et le sept.  
Octobre a le trois et le quinze.  
Novembre a le treize et le dix-neuf.  
Décembre a le dix-huit et le vingt-six.

#### Les jours dangereux.

Janvier a les 1, 2, 6, 8 et 15.  
Février a le six, dix-sept et dix-huit.  
Mars a le six, XVII et le XVIII.  
Avril le sept et le quinze.  
Mai a le sept et quinze.  
Juin a le six.  
Juillet a le quinze et dix-huit.  
Août a le dix-neuf et vingt.  
Septembre a le seize et dix-huit.  
Octobre a le six.  
Novembre a le quinze et seize.  
Décembre a le six, sept et neuf.

#### Mademoiselle Raffineux.

Chanson sur un thème de La Fontaine.

« Je ne veux point de l'hyménée  
Avec Albert former les nœuds,  
Il n'est point noble et je suis née  
Fille du baron Raffineux !  
Attendons, car rien ne me presse,  
J'ai quinze ans et de la fraîcheur :  
Qui de son cœur est la maîtresse,  
Est maîtresse de son bonheur.

» Je ne veux pas de l'hyménée  
Avec Edmond serrer les nœuds,  
Sa jeunesse est déjà fanée,  
Le temps grisonne ses cheveux !  
Attendons, faisons la tigresse,  
Rions de son antique ardeur ;  
De mon cœur je suis la maîtresse,  
Et maîtresse de mon bonheur.

» Je ne veux point de l'hyménée  
Avec Henri serrer les nœuds.  
Fi ! sa personne est mal tournée,  
Sa laideur offusque mes yeux !  
Attendons. En vain il me presse,  
J'ai vingt ans, je suis sans frayeur ;  
De mon sort je suis la maîtresse,  
J'attends l'amour et le bonheur.

» Je ne veux point de l'hyménée  
Avec Bernard serrer les nœuds,  
Son intelligence est bornée,  
Je me sens glacer par ses feux ;  
Attendons... Mais j'attends sans cesse.  
Voilà trente ans et je prends peur.  
Amour ! fais que mon péril cesse,  
Je veux un maître et le bonheur ! »

En parlant de son hyménée,  
Mademoiselle Raffineux  
Reculait d'année en année  
Le moment d'en serrer les nœuds ;  
A quarante ans la vieille prude  
Prit, sans plus se faire prier,  
Certain garçon, nommé Le Rudé,  
Vieux, très-laid, bête et roturier !

J. PETIT-SENN.

**Aloyau à la Godard.** — Parez l'aloyau ; lardez-le de fins lardons assaisonnés ; ficelez-le avec soin en lui donnant une forme régulière ; mettez-le dans une braisière avec des carottes, un bouquet de fines herbes, des oignons, du bon bouillon, du vin de Madère, du poivre, du sel, et faites-le cuire à petit feu. Quand l'aloyau est cuit à point, passez et dégraissez les résidus, mettez-les dans une casserole avec du jus de viande, des ris de veau en tran-

ches, des morceaux de fonds d'artichauts, des champignons, des œufs frits. Dressez l'aloyau sur cette garniture et servez.

**Pâte à la Genevoise.** — Mettez dans une terrine 250 grammes de sucre en poudre et six jaunes d'œufs, travaillez à la spatule le jaune et le sucre jusqu'à ce que vous ayez une pâte blanche et mousseuse. Mélez-y alors peu à peu les six blancs fouettés ferme ; ajoutez-y 250 grammes de farine de gruau tamisée, en la mélangeant légèrement, et 250 grammes de beurre fondu.

Versez ce mélange dans des plaques ou des moules, beurrés et farinés d'avance, et cuisez à feu modéré. On parfume cette pâte, soit de fleur d'oranger ou d'essence du parfum préféré. D'après les proportions données, on peut diminuer ou augmenter au besoin.

#### Boutades.

Il y a eu, au déjeuner, une scène assez vive entre Monsieur et Madame. Depuis ils se boudent.

Dans l'après-midi, leur fillette, voyant arriver l'accordeur :

— Quand vous aurez fini pour le piano, tâchez donc d'accorder aussi papa et maman !

Leçon de calcul :

— Combien ces brioches, madame ?

— Je vous en donnerai six pour cinq sous, mon petit ami.

— Ah ! six pour cinq sous. Ça fait alors cinq pour quatre sous, quatre pour trois, trois pour deux, deux pour un et une pour rien. Je n'en prends qu'une !... Au revoir, madame !

Au restaurant :

Le baron Rapineau, qui dine au restaurant, a fini son repas. On lui apporte l'addition. Rapineau paie.

— Eh bien ! le garçon ? fait celui-ci.

Et Rapineau, d'un air étonné :

— Le garçon ?... Je n'en ai pas mangé !

Un solliciteur se présente chez le baron Rapineau, un avare de la belle espèce, et il lui peint la détresse profonde dans laquelle il va se trouver.

— Mes ressources sont épuisées, monsieur le baron ; la misère frappe à ma porte...

— Eh bien ! n'ouvrez pas, mon ami !

Le professeur d'un gymnase municipal vante les avantages de la gymnastique.

— Rien de meilleur, dit-il, pour la santé ; ça double les forces et ça prolonge la vie.

— Mais, ajoute quelqu'un, nos pères ne faisaient pas de la gymnastique, et pourtant...

— C'est vrai, ils n'en faisaient pas ; aussi ils sont tous morts.

Calino va rendre une visite à la marquise de X..., vers dix heures du matin. La marquise le reçoit, mais ne peut s'empêcher de lui dire :

— Je ne vous attendais pas sitôt, cher monsieur.

— C'est que je ne comptais pas vous trouver chez vous, madame la marquise.

**Union instrumentale.** — C'est aujourd'hui que cette excellente Société, que nous avons eu tant de fois l'occasion d'applaudir, donne sa soirée annuelle. Son programme, très bien composé, comporte un joli choix de morceaux et une amusante comédie-vaudeville : *L'amour en sabots*. Cette soirée, dont le succès est assuré d'avance, se terminera par un bal. — Orchestre de la Société.

**THÉÂTRE.** — Demain, 14 février : **Ruy-Blas**, pièce en 5 actes, de V. Hugo. M. Scheler jouera le rôle de Don César de Bazan. — **Le Sous-préfet de Château-Buzard**, comédie-vaudeville en 3 actes.

L. MONNET

Lausanne — Imprimerie Guilloud-Howard